

Brèves littéraires

Brèves

Humeurs aqueuses

David Décarie

Volume 9, Number 1, Fall 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5986ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Décarie, D. (1993). Humeurs aqueuses. *Brèves littéraires*, 9(1), 14–19.

DAVID DÉCARIE

Humeurs aqueuses

Clepcidre le bonhomme de neige, comme un vampire, un bagnard en rupture de bail, comme toute chose poursuivie, chassée, mise à fort prix, devait cheminer de nuit. Clepcidre, hélas, n'avait plus le temps... Le temps qu'il fait... Qui coule... Qui l'avait fait... Qui le faisait couler. La montagne illuminée, où les neiges étaient pérennes, demeurait lointaine. Il dut s'aventurer sous les rayons du soleil. On le vit ! On le vit au crépuscule, immense, le souffle rauque, se déplaçant avec peine dans les sapins. Les cervelets dans les chaumières grésillèrent d'épouvante. Les paysans, eux aussi, se hasardèrent hors de leur domaine, dans la nuit, dans les forêts obscures, avec leurs torches, leurs chiens et leurs fusils. La nuit s'illumina de détonations. Le silence fut transpercé d'éclairs bleus. Les phrases, les mots, les sons explosaient ! Les balles et les plombs sifflaient autour de lui, le transperçaient. Les trajets combinés des projectiles tissaient autour de lui et à travers lui une toile de poudre lumineuse qui le ralentissait peu à peu. Tous couraient pour échapper à la folie, à l'onomatopée qui embrasait la nuit... Cris, tambours, coups de feu, course, course, course ! Il n'existait pas ! Il ne pouvait être ! Sa vue brûlait leurs pupilles. S'ils l'anéantissaient, peut-être pourraient-ils un jour oublier son existence. Clepcidre courait comme eux. Il se demandait s'ils couraient vraiment après lui ou s'ils couraient ensemble. Il envisageait de s'arrêter pour voir le véritable motif de leur fuite. Non ! Il en avait aussi

peur qu'eux ! Une balle entra par sa nuque et ressortit par son arcade sourcilière, emportant avec elle, dans un nuage de neige, son œil. Il paniqua. «Où suis-je à l'intérieur de mon corps ?» Dérailson ! Il réprima une forte envie de s'arracher la tête ! Furieux, il s'embusqua contre le mur d'une grange, abattit sa pelle sur la tête d'un de ses poursuivants. Clepcidre, l'homme de neige, imbibé de sang, rouge comme une pomme, abominable, frappa encore et encore le fermier qui ne se décidait pas à mourir. Les autres, au matin, n'eurent qu'à suivre la piste de sang frais sur la neige. Les chiens eurent enfin une odeur à flairer. Le soleil chauffait. La température montait sans cesse. On devina qu'il se dirigeait sans doute vers la montagne, qu'il fuyait le printemps. Ils le retrouvèrent vers midi, torse au milieu d'une flaque rouge clair. Clepcidre disparaissait lentement dans la terre, coulait, pleurait, fondait en larmes. Il se retourna vers eux quand ils arrivèrent. «Je me noie», leur dit-il. Ce n'était pas un appel à l'aide, c'était une constatation.

Robinson l'agonisant, se répandant sur la chaussée, regardant son ombre rouge qui grandissait sur l'asphalte, récapitulait :

«Tout allait bien trop vite... 120, 130 km/h... 140 ? Pris comme des photons dans le courant, nous n'avions pas trop le choix... Soudain quoi ? La mort. L'auto d'en avant freina. Nous, pas même le temps, et l'autre en arrière de nous, non plus. Le métal si dur, si froid, si fiable, soudain devenu dément, prit toutes sortes de formes, de découpantes arabesques, comme si la voiture, ensorcelée, changeait d'état, se résolvait, devenait de plus en plus molle, plastique fondant, bientôt roulante braise, liquide, lave. Une voiture roulait dans notre automobile, nous-mêmes (ou étais-je déjà devenu JE ?) roulions dans celle d'en avant. Implosion : la voiture se referma comme une camisole de force, une

mâchoire de métal, un piège horrible sur ma famille. Explosion : comme un œuf pourri lancé d'un immeuble, la voiture éclata. Gémissant jaune riant englué dans les décombres : moi».

Et il songeait, pleurant, morvant, pissant, regardant son sang se répandre sur l'asphalte froide à grands bouillons noirs fumants, que se vider de son sang ressemblait beaucoup à se noyer. Ce n'était finalement que deux façons de manquer d'air. Il s'endormait et, comme à l'orée du sommeil, des questions affluaient :

«Qui, dans mes rêves, a créé cette montagne lumineuse, aux neiges éternelles ? Qui, lorsque je dors la nuit, est ce coolie au bon visage, qui parle pour lui puisqu'il n'est pas là ? Qui l'anime comme une marionnette ? Qui, dans ce cauchemar répété si souvent, est ce bateau qui coule dans une mer arctique avec moi sur le pont ? Qui a fait ce décor dément d'enfer cryogénique, d'océan d'azote, d'icebergs fendant le ciel ? Qui, résolument, me coule, me noie ? Sinon moi, moi, pauvre de moi... Je me noie.»

Il le dit aux personnes effrayées penchées sur lui. Et il songeait, alors que lui parvenait de moins en moins éloigné le chant de la sirène et que ses capacités d'analyse et d'élocution diminuaient, que l'ambulance, encore plus peut-être qu'elle ne voulait lui venir en aide, cherchait à le cacher aux yeux horrifiés qui se multipliaient autour de lui. Il pensait que tous remonteraient loin de lui dans leurs voitures et que c'était, à tout le moins, très triste. Sur le brancard, il eut peur. Il voulut crier : «On me noie !» Il ne fit que libérer le sang qui s'était accumulé dans sa bouche. Mots de sang. Mort des mots.

Zambie : Philippe de Dieuleveut se regardait dans le miroir sans se voir. Il frissonnait de panique, ou de fièvre, ou de chaleur. Jouant au scrabble le soir d'avant, il avait successivement tiré les lettres E, A, U, M, O, R, T, de la boîte... EAUMORT ! Tout le groupe, avant d'en rire jaune foncé, avait gardé un long silence. Il plaça MOTEUR contre BATEAU et il ne lui resta plus qu'un A, autant dire un cri. Il vit bien alors l'expédition pour ce qu'elle était : un piège à rat ! Il regardait dans le miroir son visage terrifié. Narcisse aurait voulu embrasser son reflet; lui, en cet instant, aurait voulu le noyer. Noyer ce rongeur grotesque. Il pensa, regardant ses yeux bleus sans fond, noirs à force de l'être : «Je me noie !» Puis, posant la main sur sa main, pendant que sa bouche embuait la surface lisse du miroir, il se répéta, à voix haute cette fois : «Je me moi !» Il mit sa joue contre la joue. Il pleurait comme il n'avait jamais pleuré, secoué comme un noyé dans un rapide. Il murmura, se regardant : «Sauve-moi !», le répéta trois ou quatre fois. Son cœur battait comme un tam-tam ! Il voyait, derrière ou devant lui, dans la fenêtre ouverte, le ciel bleu où couraient les nuages. Il lui sembla, par un de ces renversements de perspective, que c'était lui qui bougeait, qu'il était couché sur le dos, observant un ciel immense et qu'il dérivait lentement. Ses larmes brouillaient sa vue. Le miroir sembla perdre son poli. Sa surface s'agita comme l'eau d'un ruisseau. Il ferma les yeux. Il ne pouvait plus abandonner. Il ignorait tout de la mort mais connaissait trop bien la honte. Il remonterait le fleuve. Comme une énigme morte, il était résolu.

Vulcain, forcé dans sa camisole, fixé, riveté à la civière par des ganses, se tortillait comme une truite dans le sable, branchies débranchées ! L'ambulance lancée à toute vitesse, toutes sirènes hurlantes, dérapait sur les plaques de glace, tournait les coins sur deux roues ! Il se débattait sur sa civière valsante comme le noyé bleuisant dans sa rivière, raide déjà, mort de peur de

mourir, poumons pulvérisés, sans air, comme le lièvre ou l'employé dans son collet, se voyant si vite civet, sifflé, essoufflé, étripé ! Il était furieusement fou. Ses yeux bleus brûlaient comme une lampe à souder. Les piqures des infirmiers effrayés, loin de le calmer, le rendaient encore plus furieux. Il hurlait : « Tout fond dans mon creuset : métaux, briques, pierres, souvenirs, images ! Et le sens comme le reste ! » Il pleurait parce qu'il criait. Il criait parce qu'il pleurait. Saint-Jean-de-Dieu, 1964. Le docteur Ferron, assis près de Vulcain, pensait les plaies qu'il s'était faites en attaquant son psychiatre et lui parlait doucement :

« Soyez patient avec vos médecins... Êtes-vous catholique ? Les innombrables générations de médecins qui ont saigné leurs patients sont-ils en enfer ? Péchés d'ignorance ! Il n'y a sans doute pas d'enfer, je ne vous apprends rien. Même si je n'y crois pas, je serais soulagé si demain le pape, nous soufflant une belle bulle multicolore, abolissait ce concept. Louis-Ferdinand Destouches était docteur et antisémite. Proust était hypocondriaque et sémite. Jamais peut-être deux hommes ne furent aussi différents. Je ne sais pas. Ils écrivaient pourtant tous deux. En ce moment, voyez-vous, un très grand écrivain est enrhumé à Albert-Prévost. Je l'imagine en train d'écrire de la littérature d'évasion. Il regarde peut-être la Rivière des Prairies qui coule lentement. J'ai longtemps craint, sans y croire vraiment, remarquez bien, que la littérature n'ait été responsable, de près ou de loin, du suicide de gens que j'aime bien... La littérature, n'est-ce pas, est comme l'hôpital : plus de gens y meurent parce que les blessés y affluent. Il est possible, au fond, qu'il y ait autant de vies tragiques de plombiers, mais qu'elles soient tout simplement oubliées. Je ne crois pas à l'œuvre qui tue. Je crois à l'œuvre qui guérit, voyez-vous. Je crois que vous n'êtes pas plus fou ou forgeron que je ne suis Ferron ou docteur. »



Louise JOST BERGERON

Huile (6 x 8) 1989